lady Glyde. Miss Halcombe, à l'instant même où elles se rejoignirent, lui glissa dans la main les billets de banque et la lettre ; — les deux soeurs étaient désormais réunies.

La gardienne, par une mesure de prévoyance très bien entendue, avait fait revêtir à lady Glyde un voile, un chapeau pris dans sa propre garde-robe. Miss Halcombe ne la retint que le temps nécessaire pour lui suggérer un moyen de détourner les poursuites, et de leur donner une fausse direction lorsque l'évasion viendrait à être découverte par les gens de l'hospice.

Cette femme devait rentrer dans l'établissement ; raconter, de manière à être entendue par les gardiennes, qu'Anne Catherick s'était informée tout récemment de la distance entre Londres et le Hampshire ; puis elle attendrait au dernier moment, et alors, quand la découverte serait inévitable, elle donnerait elle-même l'alarme sur la disparition de sa malade.

Les prétendues questions sur le Hampshire, communiquées au propriétaire de l'établissement, le conduiraient à penser que sous l'influence de cette illusion qui la faisait s'entêter à se donner pour lady Glyde, la fugitive avait dû retourner vers Blackwater-Park ; les premières poursuites seraient alors dirigées de ce côté.

La gardienne consentit d'autant plus volontiers à suivre ce mot d'ordre, qu'il lui offrait la chance de n'encourir, en restant à l'hospice, aucun châtement plus grave que la perte de sa place, et de conserver, à tout le moins, un semblant d'innocence. Elle rentra immédiatement dans la maison, et miss Halcombe se hâta de ramener sa soeur à Londres. Dans l'après-midi du même jour, elles prirent le train de Carlisle, et sans aucun obstacle, sans aucun accident, arrivèrent, le soir à Limeridge.

Pendant la dernière moitié, de leur voyage, elles se trouvèrent seules dans le wagon, et miss Halcombe

fut alors à même de rassembler tous ceux des souvenirs du passé que fut en état d'évoquer la mémoire troublée, affaiblie de sa pauvre soeur. L'effrayante histoire du complot tramé contre elle que miss Halcombe obtint ainsi, lui fut donnée par fragments incohérents en eux-mêmes, et entre lesquels existaient d'immenses lacunes.

A partir du moment où elle avait quitté Blackwater-Park, le premier souvenir de lady Glyde était celui de son arrivée à Londres et à la gare du "South-Western-Railway." Elle avait négligé de prendre d'avance, par écrit, la date du jour où elle se mettait en route. Il fallait donc renoncer à toute espérance de fixer cette date importante, soit par son témoignage, soit par celui de mistress Michelson.

A l'arrivée du train au bord du quai, lady Glyde trouva le comte Fosco qui l'attendait. Il parut à la portière du wagon en même temps que l'homme d'équipe qui se présentait pour l'ouvrir. Le train était plus nombreux qu'à l'ordinaire, et un grand désordre s'établit dans la distribution des bagages. Un individu, que le comte Fosco avait amené avec lui, se procura pourtant les caisses de lady Glyde, lesquelles étaient marquées à son nom. Elle partit seule, avec le comte dans une voiture quelconque à laquelle, en ce moment, elle n'avait pas pris garde.

La première question qu'elle fit, en quittant la gare, fut pour s'informer de miss Halcombe. Le comte lui apprit qu'elle n'était pas encore partie pour le Cumberland ; il avait, en y réfléchissant, regardé comme une imprudence de lui faire faire un si long voyage sans qu'elle eut pris, au préalable, quelques jours de repos.

Lady Glyde s'enquit ensuite si sa soeur était chez le comte. Elle ne se rappelait pas au juste la réponse faite à cette question ; une seule impression distincte lui en était restée ; c'est que le comte lui avait déclaré qu'il l'emmenait voir miss Halcombe. Lady Glyde connaissait Londres

tellement peu, qu'elle ne pouvait alors se rendre compte des rues par lesquelles ils passaient. Pourtant ils ne quittèrent jamais les voies publiques, et ne traversèrent ni parcs, ni endroits plantés.

Lorsque la voiture s'arrêta, ce fut dans une petite rue, derrière un "square" ; — un "square" où il y avait des magasins, des édifices publics et beaucoup de monde. D'après ces indications (données par lady Glyde avec toute sa certitude), il paraît bien évident que le comte Fosco ne l'avait point conduite à la résidence qu'il occupait dans Saint-John's Wood.

Ils entrèrent dans une maison, et montèrent dans une chambre du fond, située au premier ou au second étage. Les bagages avaient été soigneusement apportés. Une servante avait ouvert la porte ; un homme, ayant une barbe noire et une physionomie étrangère, s'était trouvé dans le vestibule, et leur avait très-poliment indiqué par où ils devaient monter. Répondant aux questions de lady Glyde, le comte l'assura que miss Halcombe était dans la maison, et qu'on allait immédiatement l'avertir de l'arrivée de sa soeur.

L'étranger et lui sortirent alors ; lady Glyde resta seule dans la chambre. Cette pièce assez pauvrement meublée, paraissait servir de salon, et donnait sur les derrières de quelques maisons.

Un grand calme régnait en cette endroit : on n'entendait sur les escaliers ni monter ni descendre ; un seul bruit arrivait aux oreilles de lady Glyde, celui de quelques voix d'hommes, sourdes et basses, qui lui semblaient parler au-dessous d'elle. Elle n'était pas seules depuis bien longtemps, lorsque revint le comte expliquant que miss Halcombe reposait pour le moment et ne pouvait être réveillée avant un certain délai. En même temps que le comte, était entré dans la chambre un gentleman (un Anglais), qu'il avait demandé la permission de présenter à lady Glyde, comme un ami à lui.

Après cette présentation extraordinaire,

— dans le cours de laquelle, autant que lady Glyde pouvait s'en souvenir, aucun nom n'avait été mentionné, — elle demeura seule avec l'étranger. Il se montra d'une politesse parfaite, mais l'étonna et la troubla par quelques questions bizarres, qu'il lui adressa sur elle-même, et par le regard qu'il attachait sur elle, tout en lui posant ces questions.

Après être resté auprès d'elle durant peu d'instant, il sortit à son tour, et, après une ou deux minutes, un second inconnu, — un Anglais lui aussi, — se présenta devant lady Glyde. Celui-ci se donnait comme un autre ami du comte Fosco ; comme l'autre, il la regardait d'une façon étrange ; comme l'autre, il lui adressa des questions qu'elle ne s'expliquait pas, ne l'interpellant d'ailleurs jamais par son nom ; comme l'autre, enfin, il se retira au bout de peu d'instant.

En ce moment elle commençait à ressentir de telles craintes, pour son propre compte et pour celui de sa soeur, qu'elle songeait à se hasarder dans les escaliers pour aller en bas demander protection et assistance à la seule femme qu'elle eût encore vue dans la maison, — la servante qui lui avait ouvert la porte.

Comme elle se levait de son fauteuil, le comte rentra dans la chambre.

Dès qu'il parut, elle lui demanda avec inquiétude combien il devait encore s'écouler de temps avant qu'elle pût voir sa soeur. Tout d'abord, il ne lui fit qu'une réponse évasive ; mais, comme elle le pressait, il reconnut, avec une répugnance apparente, que miss Halcombe n'était pas à beaucoup près aussi bien portante que sa soeur avait pu le croire jusqu'alors.

L'accent et l'attitude du comte, tandis qu'il répondait en ces termes, alarmèrent si fort lady Glyde, ou pour mieux dire accrurent à ce point le malaise pénible occasionné en elle par la présence énigmatique des deux inconnus, qu'une faiblesse soudaine s'empara d'elle, et qu'il lui fallut demander un verre d'eau. Le